



À ne rater sous aucun prétexte : la sortie en salles de deux chefs-d'œuvre méconnus du grand Mikio Naruse

par Jean-Baptiste Morain

Publié le 10 novembre 2021 à 10h23 Mis à jour le 10 novembre 2021 à 10h24



Kenzaburō Osawa et Futaba Hitotsugi dans "À l'approche de l'automne" de Mikio Naruse (Copyright Les Acacias)

Deux films sublimes et inédits en salles du grand Mikio Naruse sortent ce mercredi 10 novembre : "À l'approche de l'automne" (1960) et "Derniers chrysanthèmes" (1954).

Et si l'on commençait par éviter de répéter, pour une fois, que Mikio Naruse est l'un des grands cinéastes du "second âge d'or" du cinéma japonais, à l'égal de Mizoguchi, Kurosawa et Ozu ? Voilà qui est fait... Entre nous, des trois autres maîtres, c'est du dernier, qui était d'ailleurs son ami, qu'il était le plus proche, ne serait-ce qu'esthétiquement. (On se référera pour en savoir plus au merveilleux livre de Jean Narboni intitulé *Mikio Naruse – Les Temps incertains*, qui cerne très bien qu'ils s'influencèrent l'un l'autre).

Les deux films qui sortent pour la première fois en salles en France sont à la fois différents et également identifiables dans leur style. Le premier, chronologiquement, est donc *Derniers chrysanthèmes* (nouveau titre français qui rompt enfin avec la sinistre habitude de mettre l'adjectif "tardif" partout dans les titres japonais).

Le film semble être le portrait d'une femme mais en réalité il en décrit trois ; trois femmes du même âge qui ont pour point commun d'avoir, dans leur prime jeunesse, avoir pratiqué ensemble le métier de geisha.

L'une d'entre elles, Kin, est devenue une véritable femme d'affaires, dure, méfiante (sa

domestique est sourde) et avare – une fourmi. Ses deux “amies”, Tomi et Tamae, ont moins bien réussi (elles sont plus ou moins femmes de ménage, et l’une des deux aime un peu trop le jeu et le saké), et sont devenues ses débitrices – des cigales. Régulièrement, Kin passe toucher ses intérêts. Toujours souriante, elle n’en est pas moins sans pitié.

Kin a vécu deux grandes passions dans sa jeunesse. L’une a mal tourné (son amour voulait la tuer et se tuer ensuite, et a fini en prison), l’autre était impossible (cet amour-là était un homme respectable, mais elle le considère encore comme l’homme de sa vie).

Tomi et Tamae, à la différence de Kin, ont eu chacune un enfant, un garçon pour l’une, une fille pour l’autre, qui une fois devenus adultes décident de s’émanciper, au grand dam de leurs mères. Elles semblent bien malheureuses, les deux amies fauchées qui vivent ensemble.

>> À lire aussi : Wes Anderson a fini de tourner son prochain film, “Asteroid City” – Les Inrocks

La vie simple

Kin ne cesse de recevoir des visites, mais toutes s’avèrent intéressées : c’est à son argent qu’on en veut. À chacun, elle résistera jusqu’au bout. Qui l’aime ? Naruse ne la juge pas, ne la charge pas, montre sa fragilité (sa coquetterie, la crainte de vieillir), sa grâce aussi (ces petits mouvements de têtes qui font son charme), mais ne cache rien de la cruauté de sa situation. Mais qui est heureux ? Qui n’a jamais songé au suicide (plusieurs personnages y font allusion) ? (Un nuage gris passe).

Personne, peut-être. Il n’empêche que le film se termine sur une partie de rigolade. La vie continue. Naruse décrit la vie des gens simples, leurs tourments, leurs bitures, leurs problèmes financiers, avec une extrême précision. Il parle à deux reprises de “chiottes”. Naruse, vulgaire ? Jamais ! Son art, tout en suggestion, en ellipses aussi, naît du contraste entre des scènes de la vie quotidienne anodines, réalistes (le ménage du matin des femmes), légères, parfois comiques, et l’intensité retenue de personnages secrètement tourmentés. Moins abstrait qu’Ozu, mais tout aussi rigoureux dans le découpage et le cadrage, et incapable de tourner un plan inutile, Naruse aime filmer les rues vivantes et pittoresques des villages, des bistrot et autres lieux populaires.

>> À lire aussi : “La Déesse des mouches à feu” : un teen movie d’une grande justesse – Les Inrocks

Justement, *À l’approche de l’automne* décrit en 1h17 une histoire bien banale mais intense : une femme revient à Tokyo après la mort de son mari, avec son jeune garçon, Hideo. Elle l’installe chez son frère, et part travailler et vivre dans un hôtel. Hideo, seul, a du mal à supporter la séparation et à se faire des copains. Il y a bien son cousin, adolescent attardé qui l’emmène dans ses virées à moto, mais il n’est pas fiable. Hideo finit par se lier d’amitié avec une petite fille, qui est, sans qu’il le sache, la fille de la patronne de sa mère.

Pris entre la tristesse de la situation (la solitude d’un enfant dont la mère va s’enfuir avec

un amant), et la joie de cette amitié, le spectateur est sans cesse trimballé, sous l'apparente nonchalance faussement indifférente de la mise en scène de Naruse, de sentiments en sentiments, aussi vifs les uns que les autres.

Et puis il y a moment de stase, comme on en trouve à la même époque en Europe dans les films d'Antonioni, de Zurlini, comme un de ces décrochages dans le récit que l'on trouvera bien plus tard dans les films de Takeshi Kitano. Une promenade des deux enfants au bord de la mer n'en finit pas de ne pas finir, toute en contemplation. La fin est quotidienne, ordinaire, banale et triste aussi. Mais est-elle aussi triste qu'on pourrait le croire ? Non. C'est le miracle Naruse.

>> À lire aussi : On en sait plus sur le film d'animation de Bong Joon-Ho – Les Inrocks